

Midis de l'IRIB « Les potagers urbains : quels devenir écologiques ? », Chloé Deligne et Benedikte Zitouni, à l'USL-B, le 23/10/2018.

J'aimerais remercier les Midis de l'IRIB de nous avoir invitées pour présenter ce livre (titre, objet) et Daniel Debeer pour avoir accepté de jouer le rôle du discutant. Avec Chloé, nous avons intitulé cette séance : titre, au pluriel. Il y a donc selon nous des devenir écologiques, plusieurs avenir qui se dessinent à l'horizon.

Un de ces devenir / avenir (devenir = l'histoire se fait au présent) est l'agriculture urbaine. C'est un horizon qu'on a peu à peu mis de côté car on a vu sur le terrain comment cet horizon réduit les potagers à n'être plus qu'une fonction, une fonctionnalité, un rouage dans un renouveau urbanistique, technophile, productiviste. Le potager est jaugé, son intérêt est mesuré à l'aune de sa capacité à nourrir la ville. Soit le potager nourrit la ville, soit il n'a pas lieu d'être. Entendons-nous bien, notre méfiance ou scepticisme vis-à-vis de l'agriculture urbaine n'est pas le résultat d'un parti-pris de notre part, ni d'une prise de position politique mais plutôt, ce scepticisme est né d'une réalisation. Aujourd'hui, de nombreux potagers disparaissent. Certes, il y a en a qui apparaissent mais ils sont bien plus petits et plus éphémères que ne l'étaient les anciens potagers. La rapidité de la « bétonisation » est telle à Bruxelles que si on continuait de la sorte, il n'y aurait plus de terres cultivées à Bruxelles d'ici 2150, à cinq générations de distance.

Evidemment, on ne bétonnera pas le dernier mètre carré mais disons que notre scepticisme vis-à-vis de l'agriculture urbaine comme devenir écologique pour Bruxelles est né de et dans l'enquête, lors de la recherche, parce que peu à peu nous nous sommes senties concernées par les disparitions dont nous étions les témoins, par les tendances que nous mesurons à l'échelle de l'agglomération. Ou disons-le autrement : ce livre (objet) ouvre sur le constat de la fragilisation des potagers malgré ou même à cause de l'engouement pour l'agriculture urbaine et ce qu'elle recouvre aujourd'hui.

Il y a d'autres vecteurs de fragilisation mais je ne m'y attarderai pas ici, nous les présentons dans le livre, et on pourra y revenir. Ici c'est la pluralité des devenir écologiques qui est en jeu, et le caractère problématique de l'agriculture urbaine qu'on met souvent en avant en pensant aux potagers et leur devenir écologique. Je voudrais juste encore ajouter (le danger de) la *néophilie* et vous lire le passage suivant : 38-40.

Tout cela peut sembler trop politique, politiste, politisé, engagé. Mais ce sont là des mauvais mots pour qualifier la nature et la raison d'être du livre. Je m'en référerai plutôt à une épistémologie du concernement. Nous sommes concernées par ce qui passe dans les terres cultivées et nous agissons avec les moyens qui sont les nôtres, moyens de la recherche, pour résister à la fragilisation, à la disparition des potagers, pour faire advenir autre chose càd briser le carcan fonctionnaliste.

J'aimerais maintenant préciser *qu'en tant que chercheurs* nous nous revendiquons de l'écologie politique et nous trouvons de l'inspiration dans l'écologie urbaine – écologie urbaine que je vais décliner dans son acceptation sociologique (bien qu'il y ait d'autre acceptations des termes « écologie urbaine ».)

Du côté de l'écologie urbaine, le livre hérite de l'Ecole de Chicago de l'entre-deux-guerres qui concevait la ville comme un ensemble de territoires juxtaposés, superposés, et qui, au lieu de prôner la transparence ou la cohabitation entre ces territoires, partait de l'idée de l'opacité et de la cécité sociales. Robert Park le répétait à qui voulait l'entendre : nous ne connaissons pas le territoire des autres, les pratiques des autres, le sens de l'importance des autres. *Nous ne les voyons pas*. Faire remonter à la surface au territoire, faire importer un territoire, est alors une des choses que le chercheur peut faire justement parce qu'il ou elle a du métier, parce qu'il ou elle sait ce qu'est que d'objectiver et de présenter et de problématiser un objet ignoré, refoulé, dans ce cas-ci un territoire réduit à n'être que pure fonctionnalité (ou série de fonctions).

L'écologie urbaine de Chicago transparait aussi dans le scepticisme que nous affichons vis-à-vis des grands projets visionnaires et futuristes pensés pour la ville. On l'oublie trop souvent mais l'Ecole de Chicago disait de la ville qu'elle était organique non pour biologiser la société (encore faudrait-il comprendre ce qu'est la biologie) mais pour dire qu'elle n'était ni mécanique, ni artéfact.

Ni mécanique voulait dire qu'on ne pouvait laisser le sort de la ville aux mains des ingénieurs. Ni artéfact voulait dire qu'on ne pouvait s'en remettre à la pure volonté de quelques hommes. La volonté et même la bonne volonté de *l'establishment* pose a priori problème ou n'est en tout cas pas une ressource qu'on peut mobiliser a priori. Le devenir d'une ville organique se travaille de l'intérieur des communautés, territoires et attachements. Dans l'épaisseur des interactions, le visionnaire est finalement peu de chose.

Quant à l'écologie politique, nous y reviendrons dans la discussion mais disons simplement que l'écologie politique est ce moment historique des années 1960-70 où « la question sociale » est englobée par la « question environnementale », où « la question sociale » est élargie et radicalisée par des considérations environnementales, où le devenir de la société devient un devenir écologique. Ivan Illich et André Gorz, pour ne citer que deux auteurs de l'écologie politique, parlent de l'avènement possible de la société conviviale ou de la société post-industrielle. Dorénavant, parler de classes ou de relations de classes, d'aliénation et d'émancipation, passe nécessairement par une prise en considération de toute la matérialité qui y est impliquée, concrètement, dans les corps, murs, sols, environnements quotidiens des multinationales et des villes qui nous façonnent. Qui décide quelles ressources seront utilisées, quelle pollution seront acceptées, quelles infrastructures doit être construites, au nom de qui, de quoi, et à quelle fin, et à quelle prix ? Telles sont les questions que pose l'écologie politique.

Donc deux choses sont à retenir : (1) l'écologie politique se pose au niveau de la société dans son entièreté, elle pose le devenir sociétal dans les rapports mêmes à la matière et à la production ; (2) elle impose une reconsidération du rôle qu'y joue le professionnel, l'expert, qui a des comptes à rendre, au minimum, et qui doit disparaître selon Illich ou disons qu'il doit cesser de s'arroger des droits de parler au nom de gens, à la place des gens, au maximum.

Fin A : C'est dire que notre titre « Quels devenirs écologiques pour les potagers ? » est une question qui interroge aussi les chercheurs. Quels sont les devenirs et forces du présent que nous relayons ?

Fin B : Laissez-moi vous citer Illich. Dans *La société conviviale*, livre paru en 1973, il dit : « Nous sommes à un tournant : soit nous utilisons notre compréhension renouvelée de la nature pour inaugurer une nouvelle époque de la cybernétique électronique hyper-industrialisée ; soit nous utilisons cette compréhension afin de développer une société conviviale » (UK p 48) càd –paraphrase – une société où les outils, ce y compris les terres, les appareils de savoir et de subsistance, sont à la portée de tou.te.s et où ces outils, pour et par leur utilisation, recréent de l'interdépendance solidaire (24, 27 « relearn to depend on one another », 33)

Il va sans dire qu'entre la cybernétique hyper-industrialisée ou la convivialité, la première option a été choisie... Enfin, jusqu'ici... Car les jeux ne sont pas encore faits. L'histoire se fait au présent.

D'où le livre et d'où titre de notre intervention : quels devenirs écologiques pour les potagers ?

Pour la discussion :

Je pense aux années 60-70 avec la naissance des mouvements de justice environnementale, Love Canal, désert anti-nucléaire, afro-américains contre des incinérateurs à Los Angeles, le rapport démontrant corrélation entre race et pollution.

Je pense aussi à des auteurs comme Rachel Carson, Barry Commoner, André Gorz, Ivan Illich.

Citation capitalisme et expertise mondiale 56-57. Illich parle de l'empire des professions internationales (produites par les universités, maintenues par les associations professionnelles) (56). L'impérialisme professionnel, dit-il, assujettit les peuples bien plus que ne le font la finance internationale ou la vente des armes. Et, conclut-il, les politiques d'une reconstruction de la société doit surtout faire face à cet impérialisme-là, du professionnalisme. Pourquoi ? Ils produisent le besoin et le manque, en désaisissant des moyens de connaissance, savoir, production. Le problème écologique est l'expertise. Aucune expertise ne pourra décider de l'avenir et c'est bien ainsi. La question d'avenir selon Illich est celle d'une aliénation croissante ou d'un resaisissement des conditions de vie, de pensée, et de subsistance.
